

Charest / Aubrée



Dans le cadre de la série **Regards croisés**, le Centre culturel canadien est heureux de vous inviter à la présentation de

Puisqu'il faut un titre, disons que

livre-objet et exposition réalisés par

Danielle Charest, romancière
et **Christine Aubrée**, photographe,

le jeudi 26 mars 2009, à 19h00.

Réservation 01 44 43 24 91

« Il n'y en a plus beaucoup. Bientôt, il n'y aura même plus de billets. Uniquement des pièces qui tinteront au fond de mes mains – eh oui, j'en suis à ce point –, de plus en plus légères au cours des heures à venir, agrippées les unes aux autres, comme si elles ne voulaient pas quitter le confort de ma poche de pantalon, et impuissantes à payer l'hôtel, les repas, le transport, le cybercafé, de même que de nouveaux-vieux vêtements (de ceux qui se sont d'abord frotté à d'autres peaux), adaptés au climat de ma nouvelle destination. J'avais pourtant pris mes précautions.

En envoyant à Lydie, il y a une semaine et demie, un courriel qu'elle a relevé dans la ville la plus proche de son refuge. Elle m'a promis une somme moins conséquente que celle que j'avais exigée, et m'a posé des questions, beaucoup de questions, dont deux auxquelles je n'ai pas répondu. Elles me serviront éventuellement de monnaie d'échange. Elle a câblé l'argent via une compagnie spécialisée, il est coïncé parmi les millions de données d'un ordinateur d'une ville quelconque.

— Revenez demain, m'a encore assené un employé, un fond d'impatience logé dans sa voix rocailleuse.

C'était en fin d'après-midi dans une agence d'une taille comparable à celle d'une boîte d'allumettes – qui vend non seulement de l'argent mais aussi des cartes téléphoniques nationales et internationales, des timbres, des plans de pays et de villes. Ses locaux sont insérés dans une construction en bois, regroupant une banque, des compagnies d'assurance et un restaurant aux banquettes dures où des immigrants et des voyageurs attendent, prostrés, trépidants ou portés par l'espoir, du liquide provenant de différents coins du monde. Les billets se matérialiseront sous forme de coupures usées, soustraites aux immenses piles emprisonnées dans des coffres et qui font rêver les employés, contraints de manipuler des sommes colossales en échange d'un salaire dérisoire les empêchant de filer au loin, contrairement aux quelques clients fortunés qu'ils servent. Parmi ceux-là, m'a raconté l'employée présente hier matin, certains ont l'indécence de les remercier avec effusion. « Grâce à vous, je pars demain en cargo explorer la Papouasie », s'est enflammé pas plus tard que la semaine dernière un fils à papa, en jeans troués et chemise fripée provenant d'un surplus de l'armée, sa richesse trahie de bas en haut : tête à claques et pieds fraîchement manucurés, chaussés de voyantes sandales luxueuses, une manière de se tenir, la façon dont son corps déplaçait l'air lourd.

Je me suis déposée, c'est ainsi que je le perçois, dans une chambre d'hôtel d'une ville immense, mais ce pourrait être aussi bien là où j'étais la semaine dernière, là où je me rendrai. Une enchilada à peine entamée est posée sur mes genoux, protégée par une serviette de papier.

Ville maudite, maudite ville.

